

Mais ce n'était pas assez pour que l'œuvre de réparation fût complète.

Restaient cinq coupables, les auteurs même de la fraude par laquelle tant d'humbles familles avaient perdu le pain de leurs enfants, tant d'orphelins le gîte paternel.

Parmi eux, l'un portait un nom immense, incommensurable, d'un éclat fulgurant.

Dans un de ses grands jours d'enthousiasme, le peuple avide de merveilleux l'avait proclamé "Le grand Français."

Trente ans durant, il avait fait la grandeur de sa patrie qui lui avait accordé toutes les récompenses qu'elle pouvait décerner à un homme.

Et pourtant le doigt de la justice s'était appesanti sur cet homme.

A ses côtés une autre gloire nationale, l'ingénieur le plus fameux du siècle, dont l'œuvre colossale dominait tout Paris témoin de ces scandales, Eiffel, devait s'asseoir au banc des criminels.

Le coup fut encore plus rude.

Que des politiciens, des financiers se permettent de transgresser aux lois, c'était lamentable, mais cela pouvait se concevoir!

Mais que ces hommes qui avaient le peuple dans la main, qui eussent pu tout lui demander et tout obtenir, se fussent permis de mettre la main dans le sac, comme de vulgaires filous, de voler cet or qu'on leur eût donné de grand cœur, c'est ce que le peuple ne pouvait comprendre.

Si de Lesseps eût demandé pour assurer sa vieillesse, un million, deux millions de francs, en deux jours, il en eut reçu dix.

Au lieu de cela, il échouait à la cour d'assise.

On vit alors dans toute sa beauté la grandeur du régime de liberté qui préside aujourd'hui aux destinées de notre mère-patrie.

Le peuple, froidement, tranquillement, remit à la plus haute justice du pays le soin de juger et de punir, puis il attendit patiemment l'œuvre du tribunal.

Elle fut terrible.

Le glaive égalitaire de la loi a sabré toutes ces têtes.

Ferdinand et Charles de Lesseps sont condamnés à cinq ans de prison ;

Cottu, Fontane, Eiffel sont condamnés à deux ans.

Personne plus que moi ne déplore ces sentences ; personne moins que moi ne voudrait ajouter de nouvelles duretés à leur extrême rigueur, mais enfin tous ceux qui me liront verront qu'en me prononçant comme je l'ai fait, le cœur de patriote et de français a parlé.

Le seul souhait que je puisse formuler en terminant, c'est que la leçon ne soit pas perdue pour nous.

FIAT JUSTITIA

DUROC.

Encore Un Scandale

Nous avons été l'objet de toutes les insultes de la presse ultramontaine lorsque nous avons dénoncé le scandale commis par l'abbé Guyhot ; ces cris ont redoublé lorsque nous avons osé prétendre que Guyhot n'était pas le seul de son espèce dans le clergé canadien et lorsque nous avons demandé aux chefs du troupeau de jeter les yeux autour d'eux pour découvrir les sujets indignes.

Nous nous sommes contentés devant ce déchainement de protester de l'honnêteté de nos motifs, de suivre la ligne de conduite que nous adoptions.

On nous a répondu par des insultes et des ordures.

Personne ne saura ce que la poste a charrié d'immondices à notre adresse, de menaces, de grossièretés, toutes écloses dans les saintes officines et ayant ce cachet ecclésiastique auquel on ne se trompe pas.

Cela se comprend, nous étions des trouble-fêtes, pour ce monde-là. Nous dérangions leurs festins et ripailles.

Tout devait être bon pour nous exterminer, et on a tout essayé... en vain, heureusement, paraît-il.

Nous prétendions que le seul moyen de porter remède au mal existant, à la gangrène morale qui rongait le clergé en certains quartiers était de mettre la plaie à nu pour terrifier ceux qui seraient tentés d'y goûter.